

PANEGYRIQUE

D E

Hist. Brit. X. 9.

MARIE STUART,
REINE D'ANGLETERRE,
D'ECOSSE,
DE FRANCE ET D'IRLANDE, &c.
D E

Glorieuse & d'Immortelle Mémoire.

Décédée à Kensington le 28. Décemb. 1694

Par J. ABBADIE, Ministre de l'Eglise de la Savoye à Londres.

Avec une Eglogue sur le même Sujet.



A B E R L I N,

Chez ROBERT ROGER, Libraire & Imprimeur de S. A. Elect.

t. Britann.

M. D C. X C V.

478,64

H. Brit

704,36

PANEGYRIQUE

DE

MARIE STUART

REINE D'ANGLETERRE,

D'ECOSSE,

DE FRANCE ET D'IRLANDE,

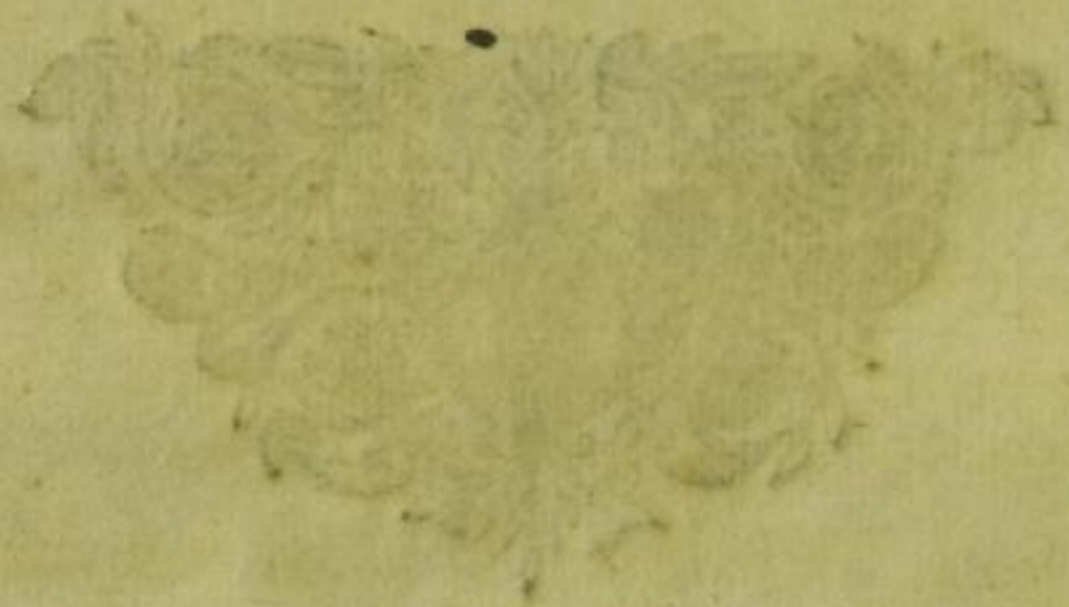
DE

Glorieuse & d'Immortelle Mémoire.

Dédiée à Kensington le 28. Décembre. 1694.

Par J. ABBADIE, Ministre de l'Eglise de la Savoie à Lausanne.

Neur aux Eglises par la même Eglise.



A BERLIN

CHEZ ROBERT ROGER, Libraire & Imprimeur des Auteurs.

M. D. C. XCV.

EGLOGUE

Sur la Mort de la Reine d'Angleterre.

MEN. Vous revenez enfin dans ces lieux solitaires,
Damon, pour y goûter nos rustiques plaisirs:
Vous nous aviez quitté; mais les soins, les affaires
Ont donc pour ce séjour rallumé vos desirs.
Rebuté de la Cour, ennuyé de la Ville,
Recherchez-vous ici de tranquilles douceurs?
Ces agréables lieux vous offrent un asyle
Contre mille soucis qui devorent les cœurs.
Venez-vous... Mais que vois-je! Au lieu de me répondre,
Vous pleurez, vous poussez de longs gémissemens:
Par ces profonds soupirs cessez de me confondre,
Parlez.

DAM. Hélas! Que dire en ces tristes momens!
Ma bouche veut parler & la douleur l'arrête:
Dans l'horreur qui m'accable, immobile, surpris....

MEN. A quel funeste coup faut-il que je m'apprête?
Ce douloureux silence étonne mes esprits.
Quoi! Les loups ont-ils fait quelque nouveau ravage?
Ont-ils sur vos troupeaux exercé leur fureur?
D'un sanglier fougueux l'impitoyable rage
A-t-elle dans nos champs répandu la terreur?

DAM. Non, non, Menalque, non, toutes vos conjectures
N'ont pû de ma douleur découvrir le sujet:
Des sangliers, des loups les mortelles injures,
Sont moins que rien au prix d'un si touchant objet.
Pour soutenir le coup auquel je vous prépare,

A

Rassemblez, s'il se peut, toute vôtre vertu:
Du revers dont nous frappe un fort dur & barbare,
Malgré tous vos efforts vous serez abattu.

MEN. Damon, vous me troublez ; ce que je viens d'entendre,
Excite dans mon cœur de violens combats:
Je voudrois tout sçavoir & je crains de l'apprendre.
Mais c'est assez souffrir ce cruel embarras ;
Duffiez-vous redoubler ma tristesse mortelle,
Parlez.

DAM. C'est un malheur que vous n'attendez pas.
La Reine est morte.

MEN. O Ciel ! Quelle affreuse nouvelle !
Je frissonne d'horreur à ce fatal trépas.

De quoi sert-il, Destins, de nous l'avoir donnée,
Si vous vouliez en suite à nos vœux être sourds ?

Puis que de vôtre main vous l'aviez couronnée,
Ah ! pourquoi de sa vie abregez vous le cours ?

Avant que vous l'eussiez accordée à la terre,

Nous étions, je l'avoüe, accablez de malheurs :

Mais, cette dure mort, ce coup qui nous atterre,
Sans cesse de nos yeux fera couler des pleurs.

Vaine félicité qui viens d'être effacée ;

Tu ne laisses de toi qu'un triste souvenir.

A peine, hélas ! à peine étois-tu commencée,

Que tu t'enfuis de nous pour ne plus revenir.

De dix lustres de maux la longue expérience,
Après un meilleur temps nous faisoit soupirer.

Nous ne formions des vœux que pour la delivrance ;

Mais nous la souhaitions sans oser l'espérer.

Nous avons vû long-temps la Discorde ennemie

Nourrir dans nôtre sein mille dissensions :

Nos champs plus d'une fois ont vû Mars en furie,

De Sujets divisez armer les factions.

Nous avons vû régner insolemment le Vice,
Qui sur le Trône même avoit osé monter :
Pendant que la Vertu, l'Equité, la Justice,
Devant toute une Cour n'osoient se presenter.
Ceux qui tenoient de nous le Sceptre & la Couronne,
Ont voulu sans respect abattre nos Autels ;
Et suivant les Conseils que le faux zèle donne,
Du droit le plus sacré dépouïller les mortels.

Un si terrible mal paroïssoit sans remède,
Nous allions succomber sous un si rude poids ;
Si le Ciel équitable accourant à nôtre aide,
Ne nous eût fait passer sous de plus justes loix.
Nous l'avions fatigué par d'ardentes prières,
Nos larmes, nos soupirs avoient sçû le fléchir :
Il voulut arrêter le cours de nos misères,
Et de nôtre esclavage enfin nous affranchir.

Alors par un miracle il mit à nôtre tête,
Celle dont vous venez de m'annoncer la mort ;
Et qui de dessus nous éloignant la tempête,
Nous ouvrit par le calme un salutaire port.
Tous les maux dont encor la mémoire est récente,
Firent place au bonheur qui combla nos souhaits :
Le Vice confondu, la Discorde expirante,
Vit régner dans nos champs la Justice & la Paix.
Tout y retentissoit de nos cris d'allegresse,
Et pendant que la Reine y répandoit ses biens,
Sa beauté, son esprit, sa bonté, sa sagesse,
Faisoient de nos Bergers les plus doux entretiens.
Nos chalumeaux, nos voix, nos flûtes, nos musettes,
Célébroient ses vertus & la nuit & le jour ;
Et de nos bois épais les plus sombres retraites,
Par échos redoublez répondoient à leur tour.
Cet heureux temps, hélas ! n'est plus rien qu'en idée,

Le Ciel nous fait sentir son couroux rigoureux:
De ce cruel revers mon ame possédée
Ne peut rien concevoir que de triste & d'affreux.
Celle que sa vertu devoit rendre immortelle,
Au printemps de ses jours descend dans le Tombeau!
Que ne choisissiez-vous une ame criminelle,
Destins, si vous vouliez lancer vôtre Carreau?
Rendez-nous cette Reine, Auguste, Incomparable...
Mais je vous lasserois par des cris superflus;
Je sçai que vôtre Arrêt doit être irrévocable;
Nous la perdons, hélas! pour ne la revoir plus.

Pleurez, pleurez mes yeux, laissez couler mes larmes,
Le Sort lance sur nous de trop funestes traits.
Ces Bois, ces Prez, ces Champs, jadis si pleins de charmes,
Me verront expirer au milieu des regrets.
Mes plaintes émouvront les insensibles Marbres,
Et m'accompagneront jusques dans le cercueil:
Les lugubres Cyprés succédant à nos arbres,
Rempliront ces deserts de tristesse & de deuil.
Je graverai ce deuil sur leur funébre écorce,
Avec eux il croitra comme dedans mon cœur.
Il ne me suffit pas que ma douleur s'efforce,
A montrer aujourd'hui quel est nôtre malheur:
Je le ferai passer à la race future,
Par le secours certain de la pierre & du bois;
Afin qu'apprenant là cette triste aventure,
Elle dise avec moi d'une mourante voix:

*Une Reine qui fut plus grande & plus illustre,
Par ses rares vertus que par son noble Sang:
Qui ne touchant qu'à peine à son sixième lustre,
Sçût soutenir l'honneur de son sublime Rang;
Qui n'aimant que la Paix, ne déclara la Guerre,*

*Qu'aux seuls Fauteurs du vice & de l'impiété :
Cette Reine qui fit le bonheur de la Terre,
A servi de victime au Destin irrité.*

DAM. Ah ! que vous montrez bien par cette juste plainte,
Tout ce qu'on doit sentir dans de si rudes coups !
Et que cette douleur dont vôtre ame est atteinte
Exprime bien l'état où j'ai vû son Epoux !

Ce Héros que le sort dès sa plus tendre enfance,
Avoit par la souffrance aux malheurs endurci ;
Qui fit dans tous ses maux briller une constance,
Dont le lustre jamais ne pût être obscurci :
Ce Héros dont Bellone a vû le grand courage,
Affronter mille morts prêtes à l'engloutir :
Que Neptune au plus fort d'un violent orage,
De sa tranquillité n'a jamais vû sortir :
Ce grand Héros succombe au lugubre spectacle
De son Auguste Epouse expirante à ses yeux ;
Sa constance à ce coup n'apportant point d'obstacle,
Il répond par des pleurs à ses derniers adieux.
Toute la fermeté de ce cœur invincible,
Ne laisse voir alors que pâleur & qu'effroi ;
Et la Mort qui s'avance avec sa faux terrible,
Semble épargner la Reine & menacer le Roi.
Ou plutôt vous diriez que par deux traits impies,
L'Inexorable va signaler ses rigueurs ;
Et terminant le cours de deux si belles vies,
Unir par le tombeau d'inséparables cœurs.

MEN. N'est-ce donc pas assez pour assouvir ta rage,
Cruelle , d'immoler la Reine à ton courroux ?
Faut-il que ce Héros dont elle fut l'image,
Epreuve en même temps la force de tes coups ?
S'il te faut entasser victime sur victime,

Respecte au moins ce Roi qui fait tout nôtre appui;
Et ne te mêlant plus que de punir le crime,
Laisse nous le seul bien qui nous reste aujourd'hui.

DAM. Non, il n'est pas besoin des efforts de la Parque,
Pour causer à la terre un si funeste mal:
La douleur seule peut sur ce triste Monarque,
Remporter aisément un triomphe fatal.
Mais le bien du public combat cette tristesse,
Où son cœur tout entier s'étoit abandonné:
Ce Prince veut mourir pour suivre sa Princesse,
Et vivre pour défendre un Peuple consterné.
Entre ces deux desirs son ame partagée,
Ne sçait auquel des deux elle doit obéir:
Mais de mille ennemis Albion assiégée
Modère enfin le deuil qui venoit l'envahir.
A protéger son peuple il met toute sa gloire,
D'un fardeau si pénible il veut bien se charger:
Et si sur sa douleur il gagne la victoire,
C'est pour reprendre en main le soin de le vanger.

MEN. Ce que par ce discours vous venez de m'apprendre
Me tire de l'abîme où j'allois me jeter:
Puis que le Prince vit, je pourrai me défendre
Contre les noirs chagrins qui viennent m'agiter.
Il est vrai que la mort d'une Princesse Auguste,
De mon cœur affligé tirera des soupirs:
Mais le salut d'un Prince aussi vaillant que juste,
Servira de remède à tous mes déplaisirs.
Veuille le Sort lassé de nous faire la guerre,
Conserver ce Héros & veiller pour ses jours;
Et du rare bonheur qu'il procure à la terre,
Ne venir jamais plus interrompre le cours.

F I N.



PANEGYRIQUE

D E

MARIE STUART,

Reine d'Angleterre, d'Ecosse, de France, & d'Irlande, &c.
De glorieuse & d'Immortelle Mémoire.

Décédée à Kensington le 28 Décembre 1694.

C'EST en vain que la reconnoissance publique travaille à perpétuer la mémoire des Héros ; En vain on confie au Marbre & à l'Airain leurs noms & leurs titres, que le temps aura bien-tôt effacez ; En vain l'Art des Peintres & celui des Sculpteurs, tâchent de leur donner, malgré la mort, une ombre de vie, par une représentation durable de ce qui n'est plus ; tout cela est inutile, si l'on ne tâche de faire revivre l'esprit qui les anima, & de perpétuer leur gloire par l'imitation de leurs actions.

C'est là le seul éloge digne de MARIE, Princesse en qui toutes les vertus semblerent disputer à qui la rendroit plus accomplie ; Reine, l'exemple de ses Sujets ; Héroïne, le modèle des Reines ; élevée au dessus de son rang par ses vertus, & en quelque sorte au dessus de ses vertus par sa modestie ; qui ne peut souffrir d'être louée, & qu'on n'osa louer qu'en secret pendant sa vie ; mais dont la douleur publique fait un éloge si public après sa mort.

L'Angleterre en deuil, les regrets de l'Etat, les larmes de l'Eglise ; cet augu-

ste Sénat, qui en réglant l'intérêt d'une Nation fait la destinée de toutes les autres devenu son premier Panégyriste ; le Roi défaillant de douleur, ce Héros que sa fermeté éleva toujours au dessus des dangers, des disgraces, foible dans cette occasion ; le silence de l'envie, le regret de tant de Nations qui s'intéressent dans cette perte, comme dans une affliction générale du genre humain, la louent assez hautement, & nous laissent d'autant moins à dire, qu'on ne peut trouver le vrai-semblable, soit dans le portrait de ses immortelles vertus, soit dans celui des merveilles de sa vie, qu'en retranchant quelque chose de la vérité. *conf. p. 15.*

On ne dira rien de ses glorieux Ancêtres, si ce n'est qu'elle leur rendit plus d'éclat qu'elle n'en reçût ; & que si sa naissance l'honora, elle honora encore davantage sa naissance. En effet, quelle femme fit jamais plus d'honneur à sa Nation, à son sexe en général, que celle dont nous parlons ?

Il ne faut ici ni ravalier avec malignité, ni élever avec trop de complaisance un sexe, qui peu différent du nôtre naturel-

A

4 lément, semble être condamné à la médiocrité par l'éducation. Disons seulement que plus les sources de la gloire la plus éclatante lui sont fermées, plus il est beau de le voir, s'en mettre en possession; & que comme rien n'est plus rare que de trouver le caractère héroïque dans une femme, il n'y a rien aussi de plus digne de nôtre admiration.

L'Histoire qui est pleine de noms fameux, n'a fait passer jusqu'à nous que celui d'un petit nombre de femmes illustres, qu'elle a particulièrement célébrées. Chaque Peuple a eu les siennes dont il s'est fait honneur: mais ne semble-t-il pas que l'esprit de toutes ces femmes fortes ait animé celle-ci, & qu'une Nation ait eu à cet égard l'honneur de toutes les autres?

De tous les grands caractères, qui peuvent former les personnes extraordinaires, aucun ne lui manqua. Sa beauté qui auroit fait le plus grand ornement d'une autre, fut toujours contée pour la moindre de ses perfections. Les lumières même de son esprit naturellement droit, solide, pénétrant, & d'ailleurs si cultivé, ajoutées aux agrémens de sa personne, ne firent que la moindre partie du mérite, que le monde admira en elle.

Jamais tant de douceur & de modestie n'accompagnèrent tant de Majesté, tant de grandeur; & jamais des manières si simples & si naturelles ne conservèrent tant de dignité. Elle eut beau descendre, & nous montrer dans une Héroïne une femme ordinaire, cet air d'empire qui étoit répandu dans toute sa personne, ce port noble, cette Majesté naturelle annonçoient toute sa grandeur, & trahissoient, pour ainsi dire, son humilité.

Son ame fut colée à celle de son Auguste Epoux; attentive à sa gloire comme à son plus cher intérêt, étudiant ses sentimens pour les suivre, & sa conduite

pour l'imiter, elle chercha dans ses seuls desirs, la loi qu'elle se prescrivoit.

L'admiration & la tendresse lui firent trouver des charmes dans sa soumission. Présente elle ne chercha que dans ses regards les sujets de sa joye, & de sa tristesse; absente elle n'eût d'autre inquiétude que celle de ne pas le voir, d'autre crainte que celle de le perdre, d'autre soin que celui d'exécuter ses ordres, & privée de sa personne, de faire régner sa volonté. Elle ne respira que pour lui plaire, & sembla ne vivre qu'en lui.

La foiblesse n'eut aucune part à ces sentimens. On ne vit point de femme aimer son mari avec plus de tendresse. On n'a jamais vû de Princesse supporter les disgraces avec plus de fermeté.

Son courage l'élevoit au dessus des mauvais événemens, & sa modestie au dessus des bons. Plus grande que l'adversité, elle montra que rien ne pouvoit l'abattre: Plus grande que la prospérité, elle montra que rien ne pouvoit l'en orgueillir; & l'on doutera éternellement, laquelle on lui vid le mieux supporter de la bonne, ou de la mauvaise fortune.

Jamais un mérite plus extraordinaire. Jamais un mérite plus régulier. Elle avoit le courage, & la force, qui ne conviennent qu'à nôtre sexe, avec toutes les vertus & toutes les bien-séances du sien. On eût dit que le Ciel lui avoit accordé les perfections des deux sexes, pour apprendre leur devoir à l'un & à l'autre, ou pour leur reprocher leurs défauts par l'opposition de tant de vertus, comme pour nous montrer dans une seule personne, le modèle & la censure de toutes les autres.

Egalement admirable, lors que dans son Conseil, elle disputoit de prudence avec les Politiques les plus consommés; Et lors qu'après le retour du Roi, elle se faisoit un plaisir de travailler avec ses femmes; ferme & sage dans le gouvernement, humble & modeste dans la re-

traite; sa vertu nous montrait dans sa vie illustre, une continuelle révolution d'élevation & d'abaissement, plus admirable que toutes celles de la fortune.

On la vid trembler par la crainte d'une Régence, qui mettoit entre ses mains avec la gloire de l'Etat, la destinée de tous les Peuples. Contente de ne point attacher sur elle les regards de l'Univers, si elle eût pû ne jamais perdre de vûe ce qu'elle aimoit, elle montra qu'on pouvoit recevoir l'autorité avec larmes, & la quitter avec ravissement.

Et cependant on eût dit que cette autorité lui étoit naturelle, tant elle scût en bien user. Capable des plus grandes choses, & exacte dans les plus petites, elle se rendit Maîtresse des affaires par son application, des esprits par son habileté, & des cœurs par sa clémence; commandant d'une manière qui faisoit trouver douce l'obéissance, elle obéissoit à son tour, comme si elle n'avoit jamais commandé.

Toûjours prête à céder à la raison & à la vérité: mais incapable de mauvaise complaisance, elle ne donnoit point à la recommandation le prix du mérite & de la vertu.

Enfin, préparée à tout par sa résolution, pourvoyant à tout par sa sagesse, d'un esprit droit, pénétrant, & solide dans les affaires; tranquille au milieu des troubles & des dangers, secreta dans ses desseins, ferme dans ses maximes, & d'une constance invincible dans les difficultés, on peut dire quelle régna sans défaut, comme elle vécut sans foiblesse.

On eût dit que le Roi en lui confiant l'administration, lui inspiroit toute sa sagesse; & que la Reine en lui laissant son cœur, recevoit de lui son esprit.

On trouve des personnes médiocres, à qui l'on ne reproche rien: mais on ne voit guères de Héros sans défaut. Il semble même que les plus grandes vertus soient ordinairement accompagnées des

plus grandes imperfections, comme si tout ce qui nous élève en quelque sorte au dessus de nous-mêmes, dérégloit notre ame, en la tirant de sa situation: mais ici on trouve le mérite éminent séparé de tout défaut, de toute foiblesse, dans une personne admirable, qui ne fut non plus exposée au blâme, que si elle s'en étoit sauvée par la médiocrité. L'état de sa fortune l'exposoit à tous les traits de la malignité, si elle n'eût imposé silence à la malignité même par ses vertus. Ses vertus pouvoient l'exposer à l'envie, si elles avoient été mêlées de quelque défaut: Mais qui pouvoit attaquer un mérite si accompli, tant de perfection, tant de gloire, sans renoncer à son jugement & au soin de sa réputation tout à la fois?

Avoüons-le pourtant; ce n'est ni la dignité de son rang, ni l'éclat de ses qualitez héroïques qui rendoient sa condition digne d'envie. Ce qui la fit admirer du monde, ne l'auroit pas empêchée d'être un objet de compassion à ses yeux.

Les Héros meurent, comme les autres hommes, sans que leur gloire, ni nos larmes puissent les défendre de cette fatale nécessité. Charmes de ce qui n'est plus pour nous, qu'une idée de perfection; Tardifs admirateurs d'une vertu qui a cessé de paroître, nous nous plaignons en vain du larcin que la mort nous fait; ils disparoissent pour toûjours. Leurs grands noms ne servent qu'à embellir leurs Epitaphes, qu'à illustrer leurs tombeaux; & ces vertus que le monde admire, sont comme des flambeaux funébres, qui signalent la pompe de leurs obléques, mais qui ne brillent que pour nous affliger.

Et qui connut ces veritez mieux que la Reine? Elle fit de la méditation de la mort, une aide continuelle de sa vertu. Elle aima à en parler avec les autres & à s'en entretenir elle-même. Ainsi abandonnant la vanité long-temps avant que

d'en être abandonnée, & voyant disparaître le monde, au milieu même du monde où elle se trouvoit, elle prévenoit par un abaissement volontaire, cet abaissement forcé, auquel tous les hommes sont condamnés; & l'on peut dire qu'à cet égard, l'humilité ne laissa presque rien à faire à la mort.

Que cette vertu est rare! Qu'elle est un digne assortiment de la grandeur! L'humilité est d'autant mieux placée dans l'ame des Souverains, qu'elle y fait à Dieu de plus grandes restitutions, qu'elle s'oppose à la flâterie des peuples trop idolâtres de leur grandeur, & qu'elle leur apprend à se mépriser eux-mêmes au milieu de cette foule d'admirateurs empressez, qui adorent leurs défauts, & qui fléchissent les genoux devant leur fortune.

Mais que cette vertu est bien plus admirable encore dans ces grandes ames, que leur vertu élève au dessus des Rois plus véritablement que le rang & la dignité n'élèvent les Rois au dessus des autres hommes! On auroit honte de s'élever lors qu'on voit ces personnes éminentes s'abaisser elles-mêmes. On se fait un honneur de renoncer à la vaine gloire, lors qu'on trouve dans les plus grands Héros, des Héros en humilité.

Ce fut là le caractère de la Reine. Sa vie, sa conversation, ses manières ne furent qu'une expression continuelle de cette vertu. Son Palais fut comme le temple de la modestie, tant elle en scût bannir le luxe & la vanité. Ornée de ses propres vertus, mais simple dans sa parure; plus régulière que magnifique dans ses équipages & dans ses ameublements, exacte à observer les bien-séances du monde, sans rien ôter à son humilité, & ne donnant à son rang que ce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de lui rendre; On eût dit cependant qu'elle se reprochoit les dépenses qu'elle faisoit pour elle-même, comme si elle les eût déro-

bées à sa bénéficence & à sa charité.

Jamais personne ne cacha ses défauts avec plus de soin qu'elle en apporta à cacher ses vertus. Ce sera ici le seul reproche qu'on fera à sa mémoire. Les merveilles ne sont que pour frapper, que pour être apperçûes, & combien en déroba-t-elle à nôtre connoissance, en nous cachant les plus grands endroits d'une si belle vie?

Elle aima à édifier, mais non pas à être admirée, contente si elle pouvoit acheter l'humilité aux dépens de la gloire. Elle condamna la reconnaissance à se taire, & n'accorda ses bien-faits que sous la condition de cette apparente ingratitude.

D'une main elle effuyoit les larmes des affligés; & de l'autre elle tiroit le rideau sur leur affliction. Aussi charitable dans la manière de les secourir, que dans le secours même qu'elle leur accordoit. Recherchant toutes les occasions d'exercer sa vertu, se retranchant toutes celles de la vaine gloire; elle cacha toujours le bien qu'elle faisoit, & on la vit pleurer pour celui qu'elle ne pouvoit faire.

Mais qu'inutilement recommanda-t-elle un silence, qui tôt ou tard devoit être rompu! L'Univers témoin de ses vertus, le monde rempli de sa bénéficence, qu'elle exerça dans toutes sortes de pais, & de climats, tant de personnes consolées par ses bien-faits, élèvent d'autant plus la voix après sa mort, qu'ils ont été obligez de se taire pendant sa vie. La reconnaissance captive se débonde & cherche à se mettre en liberté. On laisse aller ses plaintes, expressions de nôtre douleur & de sa gloire, parce qu'on ne peut plus les retenir; & quand cette belle ame, du Ciel où elle a été élevée, pourroit renouveler les ordres que donna sa modestie sur la terre, la douleur & la reconnaissance ne laissent plus à personne la liberté de lui obéir.

13.

Le mort qui termine la gloire des autres, semble commencer la sienne. Qu'elle est différente de ces Grands sans nom, de ces Princes vulgaires qui cessent d'être connus aussi-tôt qu'ils cessent de vivre ! On peut dire que ses œuvres sortent du tombeau, lors qu'elle y entre elle-même. Sa vie nous l'avoit cachée ; sa mort l'expose toute entière à nos yeux.

Que ne pouvons-nous faire autant d'honneur à sa mémoire, qu'elle fut disposée à en faire toujours au mérite, & à la vertu ! Que, dis-je ! Elle se fit un plaisir de considérer toutes sortes de personnes ; il n'y en eut point de méprisable à ses yeux. Jamais elle ne médit, & jamais il ne fut permis de médire en sa présence. Toute réputation lui fut sacrée ; & si la tranquillité de son ame fut troublée de quelque mouvement de colère, qui lui fut presque toujours inconnue, ce fut lors qu'on osa, devant elle, parler mal de ses ennemis.

Incrédule pour les fautes d'autrui, comme si la nature humaine avoit été sans défaut ; indulgente comme si tous les autres hommes lui eussent appartenu ; Quel exemple ne donna-t-elle point aux Souverains, qui étant les peres communs de leur peuple, sont intéressés dans la réputation de toutes sortes de personnes, & ne peuvent non plus entendre médire de leurs sujets, que de leur propres enfans.

Ordinairement on méprise les personnes, & on estime leurs louanges : C'est l'effet de l'orgueil. Marie méprisa les louanges, & eut de la charité pour toutes sortes de personnes ; c'est le caractère de sa vertu.

Le degré de sa grandeur, & de son élévation fut celui de sa condescendance & de sa bonté ; comme si elle eût voulu consoler les autres de l'avantage qu'elle avoit sur eux par son rang & par ses vertus. Accessible aux malheureux, elle ne méprisa aucune plainte ; elle ne rejetta

aucune requête ; généreuse & magnanime, elle ne connût point d'autre moyen de surmonter la haine & l'envie, que celui de les vaincre par ses bien-faits, surpassant toutes les femmes en économie : mais économe dans la seule vûe de pouvoir être charitable, & plus charitable encore qu'économe, elle se réduisoit souvent à la pauvreté par les profusions de sa bienfaisance.

Ce n'est point ici une idée de perfection imaginée. On l'a vûe après avoir consumé, par des aumônes extraordinaires, le fond réglé de ses charitez, employer son nécessaire à la subsistance des pauvres, & trouver dans cette indigence de sa vertu, un plaisir que les ames mondaines ne trouvèrent jamais dans leur abondance superbe, & dans leurs cruelles superfluités.

Aussi peut-on dire que l'intérêt & l'amour propre ne gagnèrent rien dans son élévation. Sa grandeur fut le bien des autres plutôt que son bien ; elle en rejetta l'éclat par son humilité, les autres en possédèrent les avantages par sa bienfaisance ; & de tant de biens qui l'environnèrent, elle ne se réserva que le plaisir de les distribuer.

Mais que dis-je ! Elle dût encore à sa dignité mille & mille occasions de faire paroître sa clémence, dans un temps où la sévérité eût semblé, non seulement pardonnable, mais encore nécessaire à toute autre cœur, qu'à des cœurs Héroïques.

Les Princes, qui pensent plus à leur sûreté, qu'à leur gloire, ne cherchent que la louange d'une rigoureuse justice, parce qu'ils y trouvent l'intérêt de leur conservation : mais les ames du premier caractère, peu touchées de l'empire que la crainte leur donne sur les autres, n'aiment à se soutenir que par l'admiration qu'on a pour leurs vertus. Elles jugent avec raison qu'il y a plus de grandeur à

maintenir la tranquillité publique par la clémence, que par la justice, lors que cela est possible ; qu'il est plus beau de vaincre les cœurs, que de forcer les personnes ; & qu'on sauve doublement l'Etat lors qu'on change la mauvaise volonté de ses ennemis, & qu'on met en état de servir ceux qui ne pensoient auparavant qu'à nuire.

La clémence est une vertu d'autant plus digne d'estime, qu'elle expose aux plus grands dangers, celui qui veut la pratiquer. Plus généreuse que la bienfaisance, ce ne sont point les richesses qu'elle donne, mais c'est la vie qu'elle expose ; plus hardie que la valeur, elle se livre à des ennemis secrets plus dangereux que ces ennemis découverts que brave le courage, plus grande que la modération, qui trouve sa sûreté à oublier les injures particulières, elle reçoit en grace les ennemis publics aux dépens de tout le soin de sa conversation.

19. On peut dire que si la clémence eût dû paroître sous une figure humaine, elle auroit emprunté celle de la Reine. Il suffisoit qu'on fût malheureux pour être innocent devant elle. Elle imita Dieu qui exhorte les pécheurs à recevoir sa grace, & qui ajoute les bien-faits au pardon, pour rendre meilleurs ceux à qui il pardonne ; elle força ses plus grands ennemis à la reconnoissance. Sa clémence produisoit par un privilège admirable, tous les effets de la sévérité : Elle la delivroit chaque jour de quelque ennemi nouveau, de quelque nouvelle conspiration. Ses bien-faits étoient des émissaires pour les découvrir, des gardes pour la défendre ; & le pardon qu'elle accorda tant de fois & de si bonne grace à ceux qui avoient conspiré contre sa vie, lui fit trouver & une nouvelle gloire, & une nouvelle sûreté dans chaque attentat de ses ennemis.

De tous les crimes, il n'y eut que le

blasphème auquel elle ne fit point de grâce. On la vit saisie d'horreur à l'ouïe de l'impiété : mais pourtant tranquille & sans emportement dans l'exercice de la justice, priver sur le champ de tout emploi, & bannir de sa présence ceux qui avoient osé braver la Majesté de Dieu, qu'elle servoit avec tant de crainte, & montrer par là, que ce n'étoit point elle qui régnoit, mais que c'étoit Dieu qui régnoit par elle.

Que le monde admire, tant qu'il lui plaira, ces vertus humaines qui sous de grands noms & des dehors révèrés, cachent nos plus véritables foiblesses ; ou plutôt ces sacrilèges vertus qui dérobent à Dieu nos plus belles actions, en les rapportant à nous-mêmes, plus criminelles à quelque égard, que les vices les plus grossiers, en ce qu'elles font à Dieu des larcins plus considérables. La piété seule mérite le nom de vertu, parce qu'elle cherche Dieu par tout, qu'elle rapporte toutes choses à sa gloire. La piété fit aussi le plus fort attachement de la Reine.

Ses dévotions publiques & particulières, dont aucun trouble de l'Etat, aucun danger de sa personne, ne la pût une seule fois distraire ; le commerce de piété qu'elle avoit avec Dieu, & le commerce de charité qu'elle eut avec ses freres, ses méditations, & ses lectures pieuses, occupant toutes ses matinées, & consacrant à Dieu la moitié de sa vie. Les premières heures du jour retranchées quelquefois de son sommeil ordinaire, & dérobées à la Nature en faveur de la Grace, qui les employa plus utilement ? La bienfaisance succédant à la dévotion, la pratique à la contemplation, les œuvres à la prière, ne lui laissoient point de temps qu'elle ne consacra au Ciel, presque point de pensées ni de sentimens qui ne l'élevassent jusqu'à Dieu. Occupée des affaires d'une infinité de personnes, elle trouvoit le moyen de servir Dieu sans distraction ; &

au milieu de tant d'occupations différentes, elle scût établir dans une vie saintement réglée, & dont toutes les parties avoient quelque rapport à la gloire de Dieu, un culte durable, une Religion perpétuelle, & non interrompue.

Ses journées commençoient, comme doivent commencer les jours de la gloire, par l'admiration du Créateur; & finissoient, comme finit la vie des hommes, par la méditation de la vanité du monde; Jettant les yeux tantôt sur ce qui périt, pour en détacher sa confiance, & tantôt sur ce qui ne périt point, pour en faire l'objet de son attachement, elle vivoit comme si elle eût scû qu'elle mourroit bien-tôt. La prudence chrétienne faisoit sur elle, le même effet qu'une révélation distincte de sa fin.

Sa piété fût universelle. Elle pratiqua toutes les vertus, parce qu'elle scût qu'elles étoient toutes agréables à Dieu. On n'eût scû dire, lequel des devoirs de la Morale, elle observoit avec le plus de soin, & l'on douteroit, laquelle de ses vertus eut de l'avantage sur les autres, si l'on ne scavoit qu'elles se réunirent, qu'elles se confondirent heureusement dans sa piété.

Tel fut le fond de sa vertu, qui fut d'ailleurs diversifiée en tant de manières, & qui s'attira toujours une nouvelle estime par ces heureux mélanges d'élévation & d'humilité, de fermeté & de miséricorde, de courage & de charité, de prudence & d'un saint abandon à la Providence de Dieu, de douceur & de force, qui firent sur l'esprit de ceux qui la considérèrent avec attention, le même effet que les fleurs d'un beau parterre, ou les étoiles du Ciel font par leur variété & par leur mélange, sur des yeux attentifs à les regarder.

Le mérite de MARIE fut grand: mais non pas plus grand que sa destinée. Il ne falloit pas moins de vertu, moins de per-

fection, pour remplir le plan de Dieu, & l'attente des hommes, appelée, comme elle étoit, par la Providence, à édifier le Monde, à consoler l'Eglise, & à délivrer sa Patrie.

Les hommes célèbrent la vertu des grands Princes; mais Dieu lui-même fait l'éloge des grands Libérateurs. Il appelle Cyrus son Oint; il l'annonce, il le promet cent ans avant sa venue, non parce qu'il devoit conquérir toute l'Asie, mais parce qu'il devoit rendre aux Juifs leur première liberté. Qu'auroit-ce été, si en les délivrant de l'esclavage, il les eût encore affranchis de la superstition? Que si Dieu ne parle plus par la bouche des Prophetes, peut-on méconnoître qu'il s'est fait entendre par la voix des événements?

On se souvient encore de ces temps malheureux, de ces tristes conjonctures, où deux partis divisoient l'Etat, dont l'un cherchoit à le perdre par l'établissement de l'erreur, & l'autre à le conserver par celui de la vérité, où l'Angleterre étoit comme une Rebecca désolée, qui sentoit deux enfans, un Esau, & un Israël, s'entrebattre & s'entrepuiser, avec une animosité cachée, mais implacable dans son sein infortuné, sans qu'elle scût quel seroit le succès de ce combat intérieur, qui sembloit devoir déchirer ses entrailles.

La superstition habile à avancer ses desseins, dès la vie même du feu Roi, ne perdoit pas un moment. Rien de mieux concerté que ses projets, de plus profond & de mieux conduit que ses intrigues, de plus apparent que ses espérances. Où en étions-nous, si Dieu nous eût livrés à cette violence, à cette cruauté connue par tant d'expériences, d'autant plus dangereuse, qu'elle agit sous des prétextes sacrez, & qu'elle se nomme Religion? Qui n'eût cru que l'Angleterre alloit être abandonnée à des desordres sans remède,

20.

à des confusions sans fin, Théâtre sanglant pendant tous les siècles de division, de vengeance & de massacres pleins d'horreur ?

Mais pour en venir là, il falloit gagner une Princesse, qui étant l'héritière présumptive de la Couronne, devoit aussi faire un jour la destinée de l'Etat; & c'est ici que Dieu se montra plus fort que les hommes.

Il sembla que cette merveilleuse enfant connût dès le Berceau à quoi le Conseil de Dieu l'appelloit, tant elle parût affermie dans sa vocation. Attachée à sa Religion, ferme dans son devoir, inébranlable à toutes les tentations; mais d'ailleurs douce, sage, modérée, & sans volonté dans toutes les autres choses: on eût dit que dés ses premières années, elle étoit déjà tout ce qu'on pouvoit souhaiter qu'elle fût un jour, que les vies les plus illustres avoient à peine quelque avantage sur le commencement de celle-ci; & pouvoient difficilement surpasser la gloire d'une enfance si Héroïque.

C'est en ce temps-là qu'on vid naître un différend digne de la mémoire éternelle des hommes. L'Etat demande cette Princesse pour être sa ressource, sa consolation; & la superstition cherche à en faire son espérance, son appui.

On se dispute son éducation; on s'émeut sur cette querelle; l'on attend l'événement avec un intérêt qui fait la suspension du monde, la crainte du monde réformé, & l'inquiétude particulière des Peuples de la Grande Bretagne.

Mais en vain l'Etat & l'Eglise seroient intervenus dans ce procès qui étoit entre la Religion & la superstition; En vain des Prélats magnanimes y auroient donné leurs soins avec application & avec fermeté; En vain le Parlement, ce Conseil autorisé de la Nation & de la Monarchie, assemblée de sages, & par l'autorité du Sceptre assemblée de Législateurs, sacré

dépositaire des droits & des privilèges de la Patrie, bouche respectée du Peuple, interprète de ses besoins & de sa volonté, auroit pensé terminer ce différend, porté devant son Tribunal auguste, si la grace ne l'avoit premièrement décidé dans le cœur de cette jeune Princesse.

Elle crût qu'elle se devoit à Dieu & à l'Etat, & que ce n'étoit que par un entier dévoüement à sa Patrie & à sa Religion, qu'elle pouvoit répondre à la vocation que le Ciel lui adressoit. Ne voulant vivre que pour sa Nation & pour sa Religion; prête à mourir pour l'une & pour l'autre, dès-lors elle acceptoit la Couronne, mais aussi elle acceptoit la mort, disposée, s'il l'eût falu, à éprouver pour un intérêt si précieux & si saint, l'une & l'autre fortune.

En vain pour tenter sa piété, on lui parle d'un établissement capable, comme on se l'imagine, d'éblouir la modération elle-même; en parlant d'unir sa destinée avec celle d'un Prince, qui joint aux qualitez de sa personne, l'attente du Trône, & l'espérance d'une des plus éclatantes successions de l'univers; mais dont l'alliance est également contraire aux intérêts de l'Angleterre, & à la conscience de cette Princesse; elle en rejette le discours avec indignation, avec une horreur qui ne peut être surmontée, & cela dans un temps & dans un âge, où elle semble n'avoir ces sentimens que par inspiration.

Ainsi elle dédaigne pour sa Nation, une dignité que le seul intérêt de sa Nation lui fera accepter un jour; & dès ce temps-là elle fit voir qu'elle étoit incapable de recevoir le Sceptre, que par le même principe qui sçavoit le lui faire mépriser; Heureuse si le sacrifice des sentimens de la Nature, qu'elle doit faire à Dieu, n'étoit pas plus difficile, que celui qu'elle lui fait aujourd'hui de son ambition, & si la Couronne qu'elle acceptera, ne coûtoit pas davantage à son cœur,

cœur, que la Couronne qu'elle refuse.

Ainsi se réservoir-elle à ce mariage si important & si nécessaire, auquel l'Etat & l'Eglise, le Conseil & le Parlement, Dieu & le Roi l'avoient destinée.

Jamais l'allegresse des Peuples n'eût un motif plus grand, plus légitime, que dans cette occasion; & jamais fête ne fût plus digne d'être célébrée, que celle-ci, puis que c'est alors que la Providence jetta les fondemens de la liberté publique. On peut dire, sans se tromper, que dans l'union de ces deux personnes, étoit cachée, comme dans son principe, & l'union de la Hollande, & de l'Angleterre, & la Confédération générale de leurs Alliez.

Il sembla que le Prince passant en Angleterre, accompagné des vœux & des applaudissemens du monde qui s'intéressoit, allât demander cette Princesse au nom des Peuples que cette heureuse Alliance devoit mettre en liberté; & s'il est permis de joindre ce qui se passa alors, avec ce qui arrive aujourd'hui, on peut dire que le Contract de leur mariage, étoit une Alliance que Dieu traitoit par sa Providence, avec toutes les Nations de l'Europe, pour leur commune conservation.

Arrivée en Hollande, où la Providence la retient quelques années comme dans une retraite, où loin des mauvais engagements du monde, elle va s'exercer dans la pratique de toutes les vertus, pour être plus capable des grandes choses, auxquelles elle est destinée; elle y devient d'abord utile à sa Patrie, en devenant redoutable au Papisme qui la troubloit, & étant une raison continuelle de craindre pour des gens, qu'aucune crainte sembloit ne pouvoir retenir. C'est deormais l'espérance de sa Nation. Sa vie est à l'Angleterre, un gage précieux de l'amour de son Dieu; & tandis qu'elle respire, on ne se croit point abandonné de lui.

Mais elle n'est pas tellement faite pour le pais qui l'a vûe naître, qu'elle ne serve excellemment au bien des autres, & qu'elle ne devienne sur tout l'admiration, & la

joye de celui où il plût à la Providence de l'établir. En moins de temps qu'il n'en faut pour voir cet heureux climat, elle est faite à ses mœurs & à ses manières. Modèle des femmes qui l'habitent, dans les vertus même qui leur sont particulières; exemple, non seulement de modestie & de pudeur, mais encore d'économie & de modération; douce, débonnaire, ôtant à la grandeur cet air fastueux dont elle est presque toujours armée; non seulement elle ne souffroit point qu'on sortit mécontent de sa présence; mais elle faisoit estimer la Cour à ceux qui n'estimoient auparavant que l'égalité des conditions & la liberté; & l'on peut dire que, s'il y eut quelque partialité & quelque division dans l'Etat, on n'en connût jamais à l'égard de l'estime & de l'admiration qu'on eût pour sa vertu.

C'est-là que son jugement, formé avant le temps, devint plus étendu & plus vaste, par le secours d'une seconde éducation qu'elle y trouva; que son esprit se polit par une lecture continuelle, & par la conversation des personnes éclairées qu'elle honora toujours de sa protection; & qu'elle acquit ces grandes lumières, qui auroient brillé davantage, si elles n'eussent été couvertes du voile de son humilité.

Là, dans de pieuses retraites, elle remplissoit les fonctions de Moïse sur la montagne, pendant que son glorieux Epoux faisoit les fonctions de Jolué à la tête des armées, & que montrant même valeur, même conduite, au milieu des événemens heureux & malheureux, dont il sçavoit profiter également, il s'acheminoit au degré de mérite, de considération, & de gloire qui lui étoient nécessaires pour remplir dignement ses hautes destinées.

Ici nous rappelons sans peine dans notre esprit, ce temps qui sera présent à la mémoire de tous les siècles, parce qu'il intéresse la postérité la plus éloignée, où Dieu mit quelques bornes à l'oppression des Peuples, & à l'affliction de son Eglise; où il arrêta par un seul événement, les pro-

grés de cette puissance qui menaçoit toutes les autres ; où il préserva la terre des vastes débordemens de cette Mer irritée , en lui faisant lire cet ordre écrit de sa main sur le sable ; *Ici s'arrêtera l'élevation de tes ondes.* Nous avons devant les yeux cette conjoncture importante , où la sagesse qui préside aux événemens , & qui enchaîne , comme il lui plaît , les causes secondes , voulut comme attacher la conservation de l'Angleterre , & celle de tant de Nations , à la résolution d'un seul homme ; où les Loix , les biens , la liberté , la Religion de plusieurs Peuples , furent confiés par la Providence , à l'inconstance des flots , où les tempêtes même servirent d'une manière admirable , à exécuter le dessein de nôtre délivrance ; où des victoires non sanglantes , accomplissoient l'intention du Dieu de miséricorde ; où l'on fit la guerre au mauvais parti , par le consentement & par l'union des esprits & des volontez ; où le Libérateur se présente : & une frayeur de Dieu saisit ses ennemis : où enfin , par l'extraordinaire bénédiction , que Dieu accorde à la plus haute & à la plus nécessaire entreprise de nos jours , il est permis à l'Angleterre d'avoir des Loix , à l'Eglise de servir Dieu , aux hommes de vivre & de respirer.

On vid alors dans l'Angleterre , un combat surprenant entre Dieu qui agissoit pour nous si visiblement , & les hommes , qui s'opposoient au dessein de sa sagesse. La Providence pouvoit-elle manquer d'en sortir victorieuse ?

Un autre combat , qui n'étoit pas moins extraordinaire , mais plus caché , se passoit dans le cœur de cette Princesse , entre la Nature & la Grace. Dieu de même y vaincra par son Esprit : deux victoires justifiées , rendues comme incontestables : l'une par ses suites , & l'autre par ses effets : la victoire de la Providence par les événemens qui l'ont suivie , la victoire de la Grace , par les vertus qui l'ont accompagnée.

Que si tant de suites de cet événement nécessaires à nôtre conservation , ou honora-

bles à l'Angleterre , les progrés du Papisme arrêtez , nôtre sainte Religion maintenue , les Loix rétablies dans l'Etat , la discipline & l'ordre assurez à l'Eglise , les Universitez , ces yeux de l'Eglise , & de l'Etat , heureusement conservées ; le pouvoir arbitraire pour jamais éloigné ; le droit de nos élections désormais inviolable , nos biens assurez , nos libertez à l'avenir sacrées , l'Irlande affranchie du pillage , du saccagement , de l'incendie ; nos Alliez rassurez , défendus par nos armes ; un ennemi puissant & redoutable , qui , depuis si long-temps menace nôtre liberté , hors d'état de nous nuire ; la Mer fermée à ses vaisseaux , ses côtes , exposées au feu vengeur qui les menace ; le Conquérant de l'Europe prêt à se voir renfermé dans ses justes bornes , & le Monde redevable à l'Angleterre de son repos & de sa liberté ; si tant de glorieuses suites de nôtre délivrance , ne parlent pas assez haut pour nous persuader que c'est pour nôtre bien que la Providence a envoyé le Libérateur en Angleterre , croyons-en les vertus de MARIE , qui fut elle-même une Apologie de la révolution.

Ne cherchons point ici d'autre preuve de l'approbation du Ciel qu'une piété si rare. Que la vertu de ces deux Personnes illustres fasse aujourd'hui l'éloge des Peuples qui les appellèrent au Trône , que la prospérité de ces Peuples , fasse celui de la bonté de Dieu.

Acceptant une Couronne sans brigue , sans sollicitation de leur part , une Couronne qui leur est offerte par une Nation trop libre , trop jalouse de ses droits , trop puissante pour être forcée dans une action si importante à sa conservation & à sa sûreté , & plutôt portez au Trône , qu'ils n'y montèrent eux-mêmes ; Quelles vertus n'y ont-ils point fait éclater ?

L'intérêt des Peuples qui se trouvoit joint avec celui de Dieu , unit leurs ames plus fortement qu'elles ne l'avoient encore été. Il sembloit que depuis leur arrivée en Angleterre , ils eussent contracté une nou-

velle alliance, que ce fut ici une seconde union plus forte & plus sacrée que la première. Le Roi ne faisoit rien que par le conseil de la Reine; & la Reine n'entreprenoit rien, même pendant son administration, que par les inspirations du Roi. Aussi n'en scauroit-on faire deux éloges distincts. L'absence qui éloigna leurs personnes, n'empêcha point l'union de leurs esprits; & la mort impitoyable qui vient de les séparer pour toujours, n'est pas capable de séparer leur gloire. On ne peut regretter l'un, sans louer l'autre.

23 / Tout l'éclat qui environne le Trône de GUILLAUME, sert à illustrer le Tombeau de MARIE; & les larmes qui coulent en tous lieux, pour cette auguste morte, sont comme des applaudissemens d'éclat, des éloges non suspects pour cette glorieuse moitié d'elle-même, que Dieu nous conserve encore; plus heureux que ces tendres Epoux, ces amans passionnez qui ont autrefois désiré que leurs cendres fussent mêlées, ils sont assurez que leurs vertus seront toujours confonduës, & qu'ils occuperont une même place, sinon dans le tombeau, du moins au Temple de mémoire.

On lira toujours dans l'Histoire, avec un nouveau plaisir, les obligations immortelles que l'Angleterre eut à l'un & à l'autre; lors qu'on les verra peu de temps après leur avènement à la Couronne, se partager les soins de la conservation publique; l'un vaincre ses ennemis, l'autre défendre son peuple; Guillaume Conquérant, & Marie Libératrice, & semblables à ces deux Astres qui dominant, l'un sur le jour, & l'autre sur la nuit; le premier faire voir de beaux jours à l'Irlande opprimée, & l'autre rassurer & soutenir la Nation Angloise dans la nuit du trouble & de l'adversité.

4 On vid la seconde Régence signalée par la réduction entière du Royaume d'Irlande, comme celle-ci le fut par des victoires, qui pour être renduës croyables, doivent être séparées de leurs circonstances. Une grande rivière passée à la vûe des ennemis,

une Ville considérable emportée d'assaut, quoi qu'attaquée du côté de l'eau, endroit qui sembloit se défendre de lui-même; l'armée ennemie bravée par ce fameux passage des nôtres, & par une conquête si importante, faite à ses yeux, sont des succès qu'on voit quelquefois séparer, éloigner les uns des autres; mais qu'on trouve ici réunis dans la même action. Atone emporté avec toutes ces circonstances, nous laisse douter si c'est sur les hommes ou sur les élémens, que nous remportons des victoires. Enfin, Agrim ensanglanté par la défaite de nos ennemis, attaquez dans leurs retranchemens, au milieu de leurs marais, dans leurs postes inaccessibles, tant de Villes, retraite & azile de la rebellion, se rendant en si peu de temps, à la force ou à la frayeur de nos armes; tant d'avantages moins dûs à la conduite de nos Généraux, & à l'invincible valeur de nos guerriers, qu'aux soins & à la piété de nos Libérateurs, que Dieu prit plaisir à favoriser, & à qui les hommes se firent un honneur d'obéir & de plaire, sont des miracles de la Providence, rares & surprenans; mais qui le seroient plus encore, s'ils avoient été faits pour d'autres que pour eux.

25 Mais un plus grand événement se présente à notre esprit, & qui aquerra à la Reine un honneur plus prochain, une gloire plus propre. La France ayant eu le temps de connoître par son expérience, combien il importoit à l'établissement de sa grandeur, d'enchaîner la seule Nation qui pouvoit l'empêcher d'assujettir les autres, fit paroître une flotte & une armée, destinées apparemment au rétablissement d'un Roi son Allié; & en effet à la conquête de la Grande Bretagne. Des forces considérables destinées à cette expédition; nos troupes occupées au dehors, les intelligences de nos ennemis au dedans, la mauvaise disposition de quelques Membres de l'Etat, la surprise des plus fidèles, cette entreprise conduite avec le secret si ordinaire au Conseil de nos ennemis; & par dessus tout cela,

l'absence du Roi occupé ailleurs pour la défense de ses voisins, & pour nôtre commune conservation, firent craindre à toute l'Europe, pour nous, ce que nous étions en possession de craindre pour elle.

La Reine connoît le danger. Elle le voit tel qu'il est, & plus grand que les autres ne l'apperçoivent : Mais le danger ne fait qu'élever cette ame héroïque. Prête à porter sa Tête illustre parmi les dangers qui menacent sa Patrie, & à exposer sa personne aux plus tragiques événemens, elle se montre à son Peuple avec ces manières tranquilles, ce visage assuré, cet air froid & majestueux, qui tout à la fois imprime le respect, & inspire la confiance à ceux qui la voyent.

Jamais avec moins d'empressement on ne fit paroître une prudence plus exacte & plus consommée. Elle assure la tranquillité publique, en s'assurant de tous ceux qui pouvoient la troubler. Par ses soins, les milices sont en état de seconder l'armée, & l'armée en état de résister aux ennemis. Elle a par tout des yeux & des oreilles à sa disposition, pour observer ce qui se passe.

Les assemblées les plus secretes, les magasins les plus cachez des mal intentionnez, n'échappent point à sa recherche. Son esprit est comme un esprit universel dans l'Etat, qui encourage les Soldats, qui anime les Officiers & qui fortifie les Magistrats, & dispose les uns & les autres à donner leur sang pour la défense de la Patrie. Sur tout, elle s'assure des Officiers de la flote, en public & en particulier. Elle intéresse leur reconnoissance, leur vertu; elle confie l'Etat à leur honneur : Ils écoutent ce qu'elle leur fait dire par ses Ministres, & ce qu'elle leur écrit elle-même, avec des renouvellemens de zèle qu'ils ne peuvent cacher. Il se forme entr'eux une émulation de valeur & de zèle, qui sera bien-tôt récompensée par ce laurier immortel, qui fut arrosé d'un sang fidèle, & qui couronna la fidélité.

On se souvient encore de ces beaux jours, de ces jours pleins de gloire, où la

nouvelle de la descente de nos ennemis, fut prévenue par celle de leur défaite; où ce Royaume qu'ils croyoient se livrer à leur avarice, à leur ambition, se trouva bordé de ces forteresses flotantes, qui avec l'airain enflammé, leur envoioient l'effroi & la mort pour les recevoir. On n'a pas oublié ce temps mémorable, où nos ennemis, qui n'attendoient que le signal du départ, pour envahir cet Etat, eurent la lueur de leurs vaisseaux brûlans pour signe de leur retraite; où ceux qui dispofoient déjà de l'Angleterre, de ses richesses, de ses flotes, de ses armées, destinées à faire une conquête de la liberté publique, trouvèrent dans leurs vaisseaux en feu, le bûcher de leurs funérailles; où suspendus entre deux éléments ennemis, ils doutèrent auquel ils s'abandonneroient, & moururent comme incertains, si c'est par un naufrage, ou par un embrasement qu'ils périssoient.

Par cet événement, la Providence, nous préparoit la gloire de plusieurs autres; & nous montrant plusieurs succès renfermez dans une seule victoire, elle nous a fait voir la campagne dernière, un ennemi puissant, accoutumé à donner la loi aux autres, céder sans résistance l'empire de la Mer à l'Angleterre, dont les pavillons volant dans toutes les parties du monde, vont assurer l'abondance à nos marchands, à la Nation, son crédit, sa puissance, son commerce, à nos Alliez leurs Provinces, & à nos armes, leur réputation.

Ainsi, au lieu qu'autrefois l'Angleterre trouvoit la guerre dans son propre sein, pendant que les autres Peuples étoient en Paix, aujourd'hui elle jouit d'un profond repos au milieu d'une guerre qui ne désole & ne ravage que les autres Nations. Nos moissons croissent & meurissent sans obstacle; les beaux arts, les sciences fleurissent sans interruption. Le droit de l'épée ne dispense personne de l'obéissance qu'il doit aux Loix. Chacun maître chez soi, ne craint point que les exécutions militaires punissent le desir qu'il a de conserver ce qui lui appartient.

Qui l'eût crû, que la Reine attentive à ce grand spectacle de la delivrance & de la conservation de sa Patrie, qui faisoit aussi son soin continuel, occupée à ce glorieux Ministère, sous les ordres de la Providence, qui agissoit par elle, fût encore le modèle des autres femmes, dans la simplicité des devoirs domestiques?

Aussi attentive à régler sa maison, que si elle n'avoit point donné ses soins au Trône; aussi appliquée aux fonctions de sa Régence, que si le Trône lui eût fait oublier toutes les autres choses, il n'y eut rien de trop grand, ni de trop petit, pour un esprit comme le sien.

Il sembla qu'elle fut la mere aussi-tôt que la maîtresse des femmes qui la servirent. Elle récompensoit sur le champ, les services qu'elle en recevoit, par le soin qu'elle prenoit de leur conduite, & par les exemples de vertu qu'elle leur donnoit. C'étoit se consacrer à Dieu, que s'attacher à elle; & contre un usage établi dans tous les siècles, il falloit en quelque sorte renoncer au monde pour pouvoir être de la Cour.

Par l'éclat de ses vertus, elle parût digne de l'Empire du monde: & par l'exactitude de sa bienfaisance, elle sembla la mere de chaque famille de l'Etat.

Il ne tint pas à ses soins que l'Angleterre ne fût une Théocratie, un Empire divin, & qu'on ne vit une image du Ciel dans ces Isles fortunées, auxquelles rien ne scauroit manquer, si la verité & la piété n'y manquent point.

Ses Loix & ses exemples sembloient disputer à l'envi à qui y établiroit mieux la vertu: Mais pourquoi les distinguer, si les réglemens qu'elle fit pour y faire régner Dieu, sont des exemples dignes d'être imitez par tous les Souverains; & si ses exemples furent des Loix pour tous ceux qui ont quelque sentiment de piété & de vertu?

Les Princes commandent en quelque sorte, tout ce qu'ils font, & défendent ce qu'ils ne font pas: leur exemple a une force dominante qui entraîne les autres. Leurs

vices & leurs vertus se répandent dans l'Etat, ils se perpétuent même & s'éternisent en quelque sorte par l'imitation. Comme ils ne peuvent commettre de crime, qui ne les rende long-temps coupables & mille fois criminels: ils n'ont point aussi de vertu, qui ne renaisse en tous lieux, qui ne se reproduise sans cesse, & qui ne passe dans le cœur d'une infinité de personnes avides de leur ressembler.

C'est toujours une assez grande bénédiction de Dieu pour un Etat, que d'avoir un Souverain qui ne donne point de méchans exemples: C'est dans cette occasion le moindre avantage de la Grande Bretagne: heureuse de voir revivre les droits de la pudeur & de la vertu, avec ceux de la liberté, de voir rétablir les Loix de l'honneur & de la bien-séance avec celles de l'Etat. M A R I E sema les aumônes par sa charité, & toutes les vertus par l'édification qu'elle donna au monde. Elle réforma ses Peuples par le soin qu'elle prenoit de régler sa vie particulière; accoutumant à un travail honnête, celles qui regardoient l'oïveté & la mollesse, comme un appanage de leur grandeur: Attirant aux pauvres mille secours, par les exemples d'une charité toujours agissante, & qui plus industrieuse que l'intérêt même, inventa de nouveaux moyens de les faire subsister; elle faisoit par le ministère des imitateurs de sa vertu, ce que Dieu faisoit par son ministère; on lui étoit redevable du bien que les autres faisoient, lors qu'on étoit obligé à Dieu de celui qu'elle faisoit, & de celui qu'elle faisoit faire.

Par ses soins la piété rentra, sinon dans tous ses droits, du moins dans une nouvelle considération. La dévotion ne fut plus une foiblesse, & le monde sembla respecter malgré lui, la Religion.

A peine fut-elle sur le Trône, qu'elle se fit une étude & un plaisir de défendre cette Religion sainte & de la conserver dans sa pureté. Quel soin n'eut-elle point de remplir par de bons sujets, les dignitez de l'E-

glise ? En quel temps ces sources sacrées de l'instruction & de l'édification des peuples, souffrirent-elles moins d'altération ?

Jamais une mere tendre & passionnée pour sa famille, ne choisit avec tant de soin, les personnes qui doivent s'employer à l'éducation de ses enfans, qu'elle en apporta dans le choix des Peres spirituels de son Peuple ; & jamais Souverain ne consacra ses sujets à Dieu avec une intention plus pure & plus sainte. J'en prens à témoin les autres Nations, & presque tous les autres siècles, qui font l'éloge de cette haute vertu, par cela même qu'elle leur est inconnue ; tant de Princes accoutumés par des égards injustes, sacrilèges, à écouter la recommandation au préjudice de la vertu, à récompenser les services du monde, aux dépens de l'édification des ames, & à rendre le salut des hommes & la gloire de Dieu dépendans des plus bas intérêts, ou même des passions les plus criminelles.

Ce seroit beaucoup pour un autre, que d'avoir scû éviter un défaut aussi général que celui de la mauvaise complaisance, dans le choix important des Ministres de l'Autel ; c'est trop peu pour MARIE. Elle fit revenir ces bien-heureux temps, ce bel âge de l'Eglise, où les Dignitez cherchoient le mérite, où l'humilité & la modestie, rappellées de leurs retraites, étoient forcées d'accepter les grands emplois, auxquels elles se refusoient ; & où la vertu récompensée malgré ses résistances, s'aquit le droit de prêcher aux autres le désintéressement, & la soumission.

Plaçant chacun selon le degré de son mérite, de ses dons, de sa vertu, & selon l'utilité que le Peuple en pouvoit recevoir ; arrangeant dans le Ciel mystique de l'Eglise, ces lumières qui doivent y éclairer sans cesse, elle imitoit l'ordre, & la subordination agréable & utile, avec lesquels une main scavante & éternelle, a placé les étoiles dans le firmament.

Ce fut alors qu'arriva dans l'Angleterre cette vicissitude si agréable aux gens de

bien, qui nous fit voir ceux que la persécution avoit distingués pour les flétrir, honorer des hautes récompenses du mérite & de la vertu ; nos plus illustres Persécutez, devenir nos premiers Prélats ; & nôtre Eglise, par une heureuse ébauche de ce qui doit arriver un jour à l'Eglise Universelle, passer en quelque sorte, de l'état du combat, à la gloire du triomphe.

Mais quand nous parlons de triomphe & de gloire, avons-nous oublié que MARIE est dans le cercueil ? Une maladie fatale, cruelle, & plus cruelle pour les autres, que pour elle-même, vient l'enlever, contre l'attente des hommes, aux vœux des peuples, aux espérances du monde, à l'amour de son Epoux ; & pour dire quelque chose de plus, aux grands desseins de sa piété & de sa bénéficence.

Elle étoit préparée à la mort, & nous ne l'étions point à sa maladie. Aussi-tôt mille cœurs s'ouvrent à la douleur, aux soupirs & aux plaintes ; chacun demande à Dieu avec larmes, qu'il abrège ses jours, pour en alonger une vie si précieuse. On entend un cri de la Nation, ou plutôt celui de plusieurs Nations ensemble, intéressées dans le succès de son mal, par tout ce que la Religion & la reconnoissance ont de plus sacré & de plus puissant, cri de douleur & de prière, qui seroit sans doute monté jusqu'au Trône de Dieu, si nos péchez n'avoient été plus forts que toutes nos humiliations.

Cependant chacun se flâte, personne ne se refuse le plaisir de croire ce qu'il desire ; & lors qu'on ne peut plus espérer la vie, on n'oseroit encore penser à la mort.

Elle approche néanmoins cette mort inexorable, qui par un seul coup qu'elle frappe, vient percer le sein d'une infinité de personnes ; mais lors qu'elle fait la frayeur de tout le monde, MARIE nous montre qu'elle est préparée à la recevoir.

Déjà son cœur attendri à la vûe d'un Epoux prêt à expirer de douleur à ses yeux, & sur le point de voir finir la plus belle union qui sera jamais, avoit soutenu le

combat de la grace, contre la tendresse trop émue à cet objet. Pardonnez-lui, Grand Dieu ! ce reste d'attachement qui va bientôt finir ; ce n'est pas sans douleur, que deux personnes se séparent, dont les cœurs furent si bien unis.

Après avoir fait à Dieu ce dernier sacrifice de son amour & de ses sentimens, plus difficile, & aussi nécessaire que tous les autres, elle n'a plus rien à surmonter. On lui annonce la mort en tremblant, elle écoute cette nouvelle sans s'émouvoir.

Remerciant Dieu, de n'avoir point attendu jusqu'à cette heure, à penser à sa fin ; & de ce que sa Religion lui a appris à ne pas compter sur une repentance incertaine ou tardive, la voilà toute prête à dire avec le modèle de la soumission : *Me voici, ô Dieu ! pour faire ta volonté.*

Le temps qu'elle scût si bien employer, lui paroît sur tout précieux à cette heure, & pour ne perdre aucun de ses derniers momens, elle veut qu'on l'entretienne sans cesse de son Dieu, & qu'une lecture continuelle, lui tienne lieu d'une continuelle exhortation.

Exprimant sa piété par beaucoup d'actions & peu de paroles ; mais des paroles chrétiennes & saintes, sans rien donner à l'ostentation, & sans ôter rien à l'édification publique, elle communique deux fois avec Jesus Christ, au commencement de sa maladie par des œuvres de charité ; & sur la fin, dans le Sacrement de l'Eucharistie ; La première fois avec les membres de Jesus Christ à qui elle fait distribuer ses aumônes, & la seconde avec Jesus Christ lui-même, qui lui rend en grâces & en consolations spirituelles, ce qu'il en a reçu en secours temporels ; & qui après l'avoir consolée dans son lit mortel, la reçoit dans le séjour de la gloire.

Ainsi finit une vie utile au monde, précieuse à l'Eglise, qu'elle perd, dirai-je ? ou que nous perdons, au plus haut point de sa gloire, dans le meilleur état de ses affaires, dans un âge florissant. Ainsi se ferment

pour jamais ces yeux secourables, qui annonçoient de bonnes nouvelles aux pauvres, ces oreilles attentives à leurs requêtes, cette bouche qui sembla ne s'ouvrir que pour faire du bien, ou pour en promettre.

MARIE n'entendra plus le cri des affligés qui émeut son ame miséricordieuse, & les affligés ne verront plus celle qui fut toujours disposée à les secourir & à les consoler ; mais qui n'a plus de commerce qu'avec Dieu & des créatures bien-heureuses. MARIE meurt pour revivre ; quittant le Trône, elle est placée au dessus des étoiles ; & elle augmente la joye du Ciel, lors qu'elle laisse le deuil & la désolation sur la terre.

A peine a-t-elle cessé de vivre, que tout son mérite se présente aux yeux de l'Univers ; célébrée par les louanges ou par les larmes de toutes sortes de personnes, loüée publiquement en toutes sortes de langues, parce qu'elle fit du bien à toutes sortes de Nations, elle ne laisse à personne la liberté de parler & de se taire. Chacun fait son éloge à sa manière, & ceux qui rapportent avec le plus de simplicité, ses paroles ou ses actions, sont ceux qui donnent la plus grande idée de sa vertu.

Aussi-tôt mille bouches éloquantes la loüent, ou ne se taisent que par la crainte de n'en pouvoir assez dignement parler. D'autres commencent son éloge, interrompu de sanglots & de larmes, que la douleur les empêche d'achever. Les Orateurs ne suivant qu'à peine le vol de ses vertus, semblent appeler la fiction à leurs secours ; & les Poètes pour peindre un mérite si effectif, empruntent pour la première fois, le langage simple & naïf de la vérité ; & chacun, Poète sans fiction, Orateur sans déguisement dans ses entretiens ordinaires, publie d'elle à sa mort, des choses qu'on n'auroit osé, ni pû, sans flatterie, prédire à sa naissance.

Que de soins, que d'efforts loüables, mais inutiles pour orner son Tombeau ! Qu'en vain les Peuples des trois Royaumes, pleins de reconnoissance envers leur Bien-faitrice, justes à sa mémoire, accourent pour voir & pour augmenter par leur présence, la pompe de ses funérailles.

Il n'est point d'obseques dignes de MARIE, ou elles consistent dans les ouvrages, dans ces spectacles qu'on doit à sa vertu, & qui frappent plus l'esprit que les sens, où l'on voit les pauvres arrosant son tombeau de leurs larmes, les vertus pleurant autour de son cercueil ; les Loix rétablies faisant ses titres, ses qualitez ; le convoi nombreux & magnifique de tant de personnes favorisées de ses bien-faits, protégées par son autorité, défendues par sa sagesse ; les grands exemples de sa vie exposés aux yeux du monde ; la Patrie & la Religion à la suite de celle qui scût les conserver ; & la liberté

27.

p. 1.

portée comme en triomphe sur un Char, qu'aucuns misérables ne suivent, qu'aucuns Peuples opprimez n'accompagnent. Quoi de plus beau dans ces obsèques qui frappent les yeux de la Nation, que la Nation elle-même, libre du joug qu'on vouloit lui imposer; Quoi de plus glorieux dans l'éloge que le premier Ministre de la Religion, prononce devant un peuple attentif à l'écouter, que la liberté qu'il a de parler, & celle qu'on a de l'entendre? Et au milieu de cette assemblée de sages en deuil, que la gravité, que les lumières ne distinguent pas moins, que l'honneur de représenter la Nation, quoi de plus grand & de plus magnifique, aux yeux de ceux qui se souviennent du passé, que d'y trouver un Parlement? Durez à jamais, noble objet de l'attachement de MARIE, restes précieux d'elle-même; Liberté, Eglise, Patrie, Peuples, monumens animez de sa plus véritable grandeur, honneurs vivans de son tombeau, pompe immortelle de ses funérailles, durez à jamais pour sa gloire, & que la mémoire dure toujours pour votre consolation.

28. Ne craignons point pour elle la destinée des choses périssables, MARIE vivra, MARIE ne mourra jamais, les exemples qu'elle nous donna passeront d'âge en âge, & ses vertus se perpétuant par une heureuse imitation, la feront vivre utile au monde, bien-faisante au genre humain, jusqu'à la dernière génération. Le regret de sa mort ne sera pas même éternel. Pleurée de cet âge, elle fera la joye des siècles suivans, qui oublieront qu'elle est morte, pour se souvenir seulement qu'elle est née, & qui changeront les Cyprès de ses funérailles, en bouquets & en guirlandes jettez sur son tombeau.

29. Mais où nous emporte un zèle qui s'égarre dans sa joye, ainsi que dans sa douleur? Ne nous souvenons-nous plus, que MARIE rejetta ces vains applaudissemens pendant sa vie, & qu'elle les condamne en-

core davantage après sa mort; que sur le Trône, elle nous fit des leçons d'humilité, & que dans le cercueil elle nous prêcha la vanité du monde; qu'enfermée dans le sepulchre, elle impose silence à l'orgueil, & que régnaant dans le Ciel avec Dieu, elle ordonne à la douleur de se taire; & que nous montrant, tantôt son Tombeau, & tantôt le Trône où elle est assise, elle nous console, & nous exhorte à l'humilité tour à tour?

30. Au milieu de cette foule de Rois tristes, muets, immobiles, de ces Dieux de la terre qui furent rongez de vers, de ces cadavres respectez, de ces Majestez en poussière, dont les ténèbres nous instruisent, dont la solitude parle, dont le silence même est éloquent, MARIE nous annonce le néant des Grandeurs humaines, d'une voix plus puissante que toutes celles que nous entendons; elle nous exhorte à venir voir, & ceux qui gouvernèrent ce Royaume, & celle qui le conserva, pour connoître ce qui leur reste de leur première splendeur & des vains applaudissemens du monde: Mais plus humble dans le Ciel par la vue de Dieu, que dans le cercueil au milieu de ce triste appareil de la mort, elle rend, & la gloire de sa vie, & les honneurs qu'on fait à sa mémoire, à celui à qui ils appartiennent véritablement.

Dieu, dit-elle, est votre seul Bien-facteur, seul Libérateur des Etats, seul Protecteur des Empires, seul Consolateur des affligés, seul bon, seul clément, seul miséricordieux, seul sage, seul admirable, seul grand. Il est tout par lui-même, je ne fus rien que par lui. Allez voir dans mon Sepulchre ce que je suis; venez voir dans le Ciel ce qu'il est. Admirateurs du néant & de la poussière, ne soyez plus injustes à la gloire du Tout-puissant; cessez de me louer; commencez de le servir. Portez l'encens sur ses Autels: abandonnez mon corps aux vers de la sépulture: ouvrez ses Temples, & fermez mon Tombeau.